

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## L'enseignement de la littérature. Encore?

André Vanasse

Numéro 64, hiver 1991–1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38503ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1991). L'enseignement de la littérature. Encore? *Lettres québécoises*, (64), 3–3.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



## L'enseignement de la littérature. Encore ?

QUAND j'étais jeune, j'étais convaincu que les œuvres que je créerais naîtraient de mon seul génie. Je répugnais à l'idée que mes essais ou mes romans puissent m'être dictés par la pression sociale. «L'écrivain est seul maître à bord, me disais-je; il extrait de ses fibres une essence sublime qu'il distille en mots.» Telle était, à mes yeux, la seule définition acceptable de l'œuvre littéraire.

L'âge – et sans doute aussi l'humilité qui l'accompagne – m'a appris que notre corps n'est qu'une partie intégrante du corps social. Nos découvertes sont celles de notre époque. Et même si nous croyons puiser à même notre intériorité, c'est l'air du temps qui nous souffle ses mots par en dedans. Cela est si vrai que j'ai constaté à mon grand désarroi que Gilles Archambault venait de publier l'histoire que j'écrivais. Pourquoi avons-nous choisi le même sujet sinon qu'il était en quelque sorte «naturel» que nous parlions des mêmes choses au même moment. Mon génie en a pris pour son rhume. Heureusement qu'on a inventé Dristan...

Ce préambule pour dire que le sujet de l'heure actuellement est celui de l'enseignement de la littérature. Chacun croit avoir été le premier à en parler alors que tous en parlent en même temps ! Notre dernier numéro, on s'en souvient, présentait un dossier sur le sujet. Francine Bordeleau y faisait un bilan de l'enseignement de la littérature au collégial tandis que France Théoret y allait de son témoignage. À peu près dans le même temps, la revue *Québec français* traitait du même sujet, mais au niveau secondaire. Et voilà que coup sur coup sont publiés «La place de la littérature dans l'éducation» aux *Écrits du Canada français* (n° 73, octobre 1991) et *l'Amour du pauvre* de Jean Larose (Boréal, 1991) dont deux textes au moins parlent spécifiquement de l'enseignement de la littérature (ce sont «Le fantôme de la littérature» et «La littérature à distance»). Notre chroniqueur Jacques Pelletier dit, dans cette parution, ce qu'il pense de l'essai de Larose. Vous le lirez...

Il m'est impossible, dans cet éditorial, de faire l'analyse de tous ces textes. Je m'en tiendrai à un constat: j'en suis venu à la conclusion que, pour n'avoir pas voulu arrêter notre choix en temps opportun, nous payons le prix de notre indécision. Car il est clair que les programmes d'enseignement de la littérature tant au secondaire qu'au collégial s'en vont à vau-l'eau. Particulièrement au collégial où les professeurs sont absolument libres d'enseigner ce qu'ils veulent. C'est ainsi qu'un tel peut pérorer sur Faulkner alors que tel autre se penchera sur Élika T. L'étudiant en sortira abasourdi, incapable de savoir pourquoi il a étudié telle ou telle œuvre.

En ce sens, le libre choix que défendent avec acharnement certains professeurs du collégial me paraît extrêmement suspect. Nous sommes

à ériger la tour de Babel, qui ressemble de plus en plus à la tour de Babil, pour reprendre un jeu de mots dont je ne suis pas l'auteur !

Au secondaire, la situation est moins confuse. On y enseigne les genres littéraires: la nouvelle, la chronique, la poésie, etc. Les raisons qui motivent ce choix paraissent de prime abord tout à fait recevables. Elles masquent par ailleurs le «non choix» du ministère de l'Éducation qui n'a pas voulu opter pour l'enseignement exclusif de notre littérature nationale comme cela se fait dans tous les pays normalement constitués. Et de fait, il n'y a qu'au Québec (et au Canada) où on n'enseigne pas notre littérature nationale en priorité sous prétexte qu'il est impérieux de connaître les grandes œuvres de la littérature française et de la littérature mondiale.

«Qui trop embrasse, mal étreint» dit le proverbe. Ici au Québec – et contrairement à la Suède, à la Finlande, à la Tchécoslovaquie, et à des centaines d'autres pays – on croit qu'il est essentiel de puiser à même le trésor «universel» de la littérature avec le résultat que l'étudiant du secondaire acquerra son diplôme d'études secondaires sans avoir la moindre idée de l'histoire de sa propre littérature. Il pourra par ailleurs parler d'abondance des «adjuvants» de Vladimir Propp ou du «carré sémiotique» d'Algirdas Greimas. Il saura tout des «actants», mais rien de son passé. J'appelle cela un enseignement schizoïde à l'image du reste de notre société, celle du vidéo clip et des enfants ping-pong qu'on se lance d'un parent à l'autre.

C'est désolant et pourtant logique: enseigner toutes les littératures pose d'emblée l'impossibilité de les considérer comme un tout historiquement cohérent. C'est donc le parcellaire qu'on offre aux étudiants, l'éclaté, l'instantané. Et après on s'étonnera de leur désarroi, de leur incapacité à articuler leur pensée et à rédiger autre chose que des scripts-clips. Si on avait opté pour un enseignement qui tienne compte de notre histoire tout en faisant l'économie des découvertes de la narratologie, peut-être les étudiants seraient-ils moins confus.

Il faut se le dire: tant que nous n'aurons pas le courage d'affirmer notre identité culturelle dans son passé autant que dans son devenir, nos enfants n'arriveront jamais à savoir qui ils sont. Et nous continuerons tous, vieux comme jeunes, de vivoter et d'envier les autres, convaincus qu'ils détiennent notre vérité alors que c'est en nous qu'elle réside.

Car elle est là, omniprésente, infiniment lisible et formatrice: c'est notre littérature.

Le directeur,  
André Vanasse